ARNON GRUNBERG

TOUT CRU

roman traduit du néerlandais
par Isabelle Rosselin et Philippe Noble



ACTES SUD

Économiste, spécialiste d'Adam Smith, des bulles spéculatives et des profits générés par l'Holocauste, Roland Oberstein se rêve en homme de science, en universitaire parfait.

Ce quadragénaire vient d'accepter un poste aux États-Unis, laissant derrière lui sa mère, "vieille dame indigne" rescapée des camps de la mort, Sylvie, son ex-femme, Jonathan, leur petit garçon, et Violette, sa nouvelle amie.

Mais brader sa vie privée n'a rien de douloureux pour lui. Oberstein est un infirme du sentiment.

Or c'est là que se situe son indéniable pouvoir de séduction : une infirmité qui fascine les femmes, gage de désirs insondables.

Oberstein n'aime pas décevoir : au fil de ses rôles de composition, il navigue en tutoyant l'imposture, happe au passage l'amour des unes et des autres et, dans ce marché libre du plaisir qu'est notre société, il aborde les rives de l'autodestruction.

Virtuose des partitions inavouables de l'âme, Arnon Grunberg est aujourd'hui mondialement reconnu. Toujours penchés au-dessus du vide, prêts à basculer dans les ténèbres, ses personnages ricanent de leurs propres faiblesses et s'enivrent avec délices de celles des autres.

ARNON GRUNBERG

Arnon Grunberg est né à Amsterdam en 1971. Il vit aujourd'hui à New York. Iconoclaste surdoué, il collectionne les prix les plus prestigieux des Pays-Bas et de Belgique. Les éditions Héloïse d'Ormesson et les éditions Actes Sud se partagent en France la publication de l'œuvre de cet incomparable romancier.

DU MÊME AUTEUR

LUNDIS BLEUS, Plon, 1999 ; 10/18, 2002.
DOULEUR FANTÔME, Plon, 2003.
L'OISEAU EST MALADE, Actes Sud, 2006 ; Babel, n° 984.
LE MESSIE JUIF, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2007.
LE BONHEUR ATTRAPÉ PAR UN SINGE, Actes Sud, 2008.
TIRZA, Actes Sud / Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009.
NOTRE ONCLE, Éditions Héloïse d'Ormesson / Actes Sud, 2011.
L'HOMME SANS MALADIE, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014.

Illustration de couverture : © Raintree Chan / www.raintree1969.com

"Lettres néerlandaises"
série dirigée par Philippe Noble

Titre original :
Huid en haar
Éditeur original :
Nijgh & Van Ditmar, Amsterdam
© Arnon Grunberg, 2010

© ACTES SUD, 2015
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05726-8

ARNON GRUNBERG

Tout cru

roman traduit du néerlandais
par Isabelle Rosselin et Philippe Noble

ACTES SUD

POUR R + M + M + M + M + M

I

LA FRIVOLITÉ

“Qu’est-ce que tu attends ?” demande Léa.

Elle porte un manteau noir en laine avec un col en fourrure, acheté d’occasion. Ce genre de manteau, elle n’a pas les moyens de se l’offrir neuf.

Léa voyage léger. Un sac à dos lui suffit pour cinq jours. Au séchoir à cheveux, on peut éliminer la plupart des plis dans ses vêtements.

Sur son genou est posée une main. Mais une main sur un ge nou, on ne peut pas encore appeler cela de l’intimité.

“Vous êtes spécialiste de quoi, au juste ?” lui avait demandé ce soir-là, pendant un cocktail, un professeur en lui touchant le bras prétendument par hasard. Elle avait trouvé cela désagréable. Cette question et ce contact.

Une heure plus tôt, elle avait suspendu sa robe à la tringle du rideau de douche et essayé de la rendre présentable à l’aide de son séchoir. Les plis étaient partis moins facilement qu’elle ne l’avait espéré. Demain matin, elle rentre chez elle, elle pourra donner sa robe au pressing.

Spécialiste. Quel mot ridicule. On ne peut répondre que par la négative, par exemple en disant : “Je ne suis pas spécialiste de porcelaine.”

Elle est spécialiste de Rudolf Höss, elle a bien été obligée de le reconnaître. “Höss”, avait-elle répondu. Puis elle s’était excusée : “Je vais juste vérifier si je connais d’autres personnes ici.”

Au loin, elle avait aperçu, coincé entre un pilier et un barbu gesticulant, Roland Oberstein. Elle avait éprouvé le besoin de se diriger vers lui et de lui dire, sans plus de formalités : “Sauve-moi.”

Pathétique, bien sûr. Mais l'espoir d'un salut n'est-il pas par définition pathétique ? Avons-nous appris à vivre sans espoir ? Si, de toute façon, nous recherchons notre salut, devons-nous nous contenter de fouiller au plus profond de nous-mêmes ? Elle refuse de s'y résoudre.

Le professeur l'avait suivie. "Höss, disait-il, le commandant d'Auschwitz. Passionnant. Il n'a pas eu une relation avec une prisonnière du camp ? Il a été pendu en Pologne, c'est bien ça ?" Puis le professeur s'était arrangé pour acculer Léa contre un mur et lui avait raconté qu'il avait écrit un grand article sur le procès de Nuremberg. Sans aucune raison apparente, il avait ajouté qu'il était allergique à la farine et se préparait par conséquent tous les matins des galettes de blé noir.

La chambre de Léa, pourtant située à un étage non fumeur, empeste la fumée. Dès son arrivée, Léa avait appelé la réception pour demander une serviette supplémentaire. Elle comptait bien avoir de la compagnie, et cela depuis des années. Mais ici, dans cette ville où elle était déjà venue deux fois, c'était le moment ou jamais. Si cela n'arrivait pas ici, où donc alors ? Elle n'avait pas souvent l'occasion de participer à des colloques. En plus, Léa adore les grandes serviettes de bain et, quand elles sont petites, elle aime en utiliser deux.

La réceptionniste n'avait pas compris l'allemand de Léa. Léa avait répété la question en anglais, mais la réceptionniste avait eu tout autant de difficultés. "Vous avez pourtant bien une serviette de bain ! avait-elle répondu dans un anglais approximatif. Il y a des serviettes de bain dans votre chambre. Non ?" Elle avait un ton méfiant. Le client, ce voleur potentiel de serviettes.

Léa a d'épais cheveux bruns. Parfois, elle en retire un gris à l'aide de ciseaux à ongles. Par ailleurs, elle est fluette et a l'air malheureux. Les gens disent souvent qu'elle a l'air malheureux, alors qu'elle n'y est pour rien. Des gens disent aussi qu'elle est un génie. Peut-être les génies sont-ils censés être malheureux.

Elle aimerait pourtant produire une autre impression. En tout cas pas une qui incite à penser quand on la voit : comme elle a l'air morose, cette femme. Depuis peu, elle prend des comprimés contre la morosité. Il lui arrive, l'après-midi, quand elle travaille, de se lever pour faire du café et de penser : non seulement j'ai l'air d'être malheureuse, mais je le suis.

Elle aimerait laisser une impression de légèreté. Elle espère que les comprimés feront ressortir sa légèreté. Elle pense que ses interlocuteurs la trouveront alors plus avenante.

"Qu'est-ce que tu attends ?" demande-t-elle pour la deuxième fois, après avoir pris la main posée sur son genou pour la replacer sur le genou de son propriétaire. Elle n'a pas besoin d'une main posée, immobile, sur son genou comme du fromage sur un plateau.

Elle est au bar du NH Hotel Frankfurt City, un bar qui fait aussi office de restaurant et de salle de petit-déjeuner et lui rappelle la cantine d'une usine, même si elle n'a jamais mis les pieds dans la cantine d'une usine.

Léa a un faible pour les hommes de type aryen, cheveux blonds, peau blanche. Il y a eu des exceptions dans sa vie, mais pas beaucoup. Roland Oberstein a une apparence assez aryenne. Cheveux blonds, peau blanche, yeux bleus. Pourtant, ce n'est pas ce qui l'attire chez lui. Pour éveiller le désir, il en faut davantage. Quant à savoir quoi, elle serait incapable de le dire.

Elle a engagé pour la première fois la conversation avec lui lors du dîner prévu pour accueillir les participants et leurs partenaires au colloque, un dîner dans le restaurant du NH Hotel Frankfurt City. Effectivement, la plupart des participants étaient accompagnés. Une femme d'un certain âge, un peu négligée, était venue avec ses deux petits-enfants. Elle devait faire une intervention sur la morale et la mémoire.

Roland Oberstein reste silencieux. Son silence la met mal à l'aise.

Soudain, la sonnerie du téléphone de Léa retentit. Elle se lève et s'éloigne de la table à laquelle elle s'est assise une demi-heure plus tôt, quand elle a décidé avec Oberstein de quitter avant la fin la soirée de clôture du colloque.

Elle attend, pour répondre, d'être arrivée devant le buffet du petit-déjeuner, que l'on a déjà commencé à mettre en place : confiture, miel et pâte à tartiner au chocolat, en emballages de petit format, sont présentés dans un panier d'osier.

Le bar de l'hôtel est vide. Comme il y fait froid, elle a gardé son manteau. On lui avait assuré que l'hôtel était dans le centre-ville, mais elle a le sentiment d'être en pleine zone industrielle.

“Vous êtes près de l’aéroport, lui avait écrit une personne de l’organisation. La plupart des autres participants descendent aussi à cet hôtel.”

“L’hôtel a l’air triste et sans vie, avait répondu Léa après avoir recherché l’hôtel sur Google. Je n’aime pas les hôtels tristes. Même s’ils sont près de l’aéroport.”

Cela n’avait servi à rien. On l’avait logée malgré ses réticences dans l’hôtel triste.

Le premier soir, dans la queue devant le buffet, la queue pour les entrées, Roland Oberstein avait engagé la conversation, brusquement, sans aucune raison : “Je déteste les buffets, le phénomène buffet, lui avait-il dit. Quels que soient les plats proposés, on se croirait à la soupe populaire. Pourquoi ne peut-on pas être servis ?

— Vous avez fait l’expérience de la soupe populaire ? avait-elle demandé.

— Non, et d’ailleurs je préfère éviter. Quand arrive le moment où on peut enfin se servir, tous les bons morceaux ont disparu. Au fait, je me présente : Roland Oberstein, je suis néerlandais, mais j’habite à Fairfax, aux États-Unis. Je suis entre autres spécialiste d’Adam Smith. Ce monsieur est un collègue qui vient de Suisse, Sven Durano. Nous sommes les économistes, ici.”

Adam Smith. Elle ne se rappelait pas avoir eu à lire un seul texte de lui à l’université.

Elle entend un grésillement, mais aucune voix. “Allô, dit-elle. Allô ?”

Unknown number, avait-elle lu sur son téléphone. C’est pour cela qu’elle avait répondu. C’était peut-être urgent.

Elle parvient enfin à déceler un son. Une voix dit : “C’est Anca.”

Anca. La baby-sitter. Elle est nouvelle et vient de Roumanie. Il en faut au moins quatre, il y en a toujours trois qui ne peuvent pas. Elles sont malades, elles ont un examen, une tante est morte ou le tout en même temps. Léa se représente Anca. Le visage d’une souris grise, des cheveux blonds et raides, un jean usé, une ceinture large, un pull moulant qui met en valeur sa poitrine déjà imposante par elle-même.

S’appuyant de la main droite sur la table où est proposé le buffet du petit-déjeuner, Léa fait de son mieux pour se concentrer sur l’histoire qu’Anca lui raconte.

La fille de Léa saigne du nez. Ava, elle s'appelle, d'après Ava Gardner. Le grand-père de Léa aime Ava Gardner. Aimait, devrait-elle dire, parce qu'il est sénile. Il ne va plus très bien. Il ne sait sans doute plus qui est Ava Gardner.

"Il y a du sang partout, dit la baby-sitter avec un fort accent. Moi aussi je suis couverte de sang. – On dirait qu'à ses yeux, c'est cela le pire.

— Il faut maintenir la tête d'Ava en arrière. Le saignement va finir par s'arrêter. Cela lui arrive de temps en temps. Ce n'est pas grave.

— Non, dit Anca, il ne faut pas lui tenir la tête en arrière, sinon tout va se boucher. Il faut lui pincer le nez. C'est la narine gauche. Cela fait déjà vingt minutes que j'appuie, mais cela ne s'arrête pas. C'est pour ça que j'appelle."

Une baby-sitter roumaine va-t-elle lui expliquer ce qu'il faut faire en cas de saignement de nez ?

"Comment ça, cela ne s'arrête pas ?

— Chaque fois ça recommence, dit Anca. – Léa ne sait pas si Anca est au désespoir parce qu'elle ne peut pas supporter la vue du sang, ou parce qu'elle n'est tout simplement pas douée pour faire du baby-sitting.

— Où sont mes enfants en ce moment ? demande Léa.

— Ils sont assis devant la télévision."

Léa a envie de mettre un terme à la conversation. Elle n'a pas l'intention, à cette heure-ci, de parler de saignements de nez. Parfois, elle emmène ses enfants au parc pour regarder les cygnes. Elle habite juste à côté de Prospect Park à Brooklyn et elle s'imagine – ici commence son rêve éveillé – que par un froid après-midi d'automne elle laisse ses enfants approcher toujours plus près des cygnes jusqu'à ce que leurs corps disparaissent dans l'eau et ne réapparaissent plus à la surface. Seuls les cygnes nagent encore, comme d'habitude. Elle se tient, quant à elle, sur le bord, immobile. Puis elle rentre lentement chez elle avec la poussette et les galettes de riz qu'elle avait emportées pour les donner aux enfants. Ici se termine son rêve éveillé. Mais il ne cesse de revenir.

"Y a-t-il d'autres économistes ici ? avait-elle demandé. Je ne savais pas qu'on avait aussi invité des économistes à participer au colloque.

— Nous sommes les seuls économistes présents", avait dit Oberstein, toujours dans la queue du buffet. "Ici, nous sommes les profanes."

Elle avait ri gentiment. Les profanes. Il avait certainement voulu faire une plaisanterie.

"Je suis sûre que vous pouvez régler un problème de saignement de nez, Anca. Vous n'allez pas me dire que vous m'appelez jusqu'en Allemagne pour une histoire de saignement de nez.

— Votre fils aussi est couvert de sang, madame Léa. Ça ne se passe pas bien ici."

La baby-sitter semble hystérique. Peut-être Léa n'aurait-elle pas dû prendre cette baby-sitter. Quand elles viennent faire connaissance lors d'un entretien, les baby-sitters ont l'air calme et sympathique mais à peine a-t-on le dos tourné qu'elles perdent les pédales.

"Il a le nez qui saigne, lui aussi ?"

Léa commence à marcher de long en large dans le bar vide.

Devant la fenêtre, assis sur un canapé défraîchi, Roland Oberstein lit un livre. Elle le regarde, ses cheveux, sa chemise, son nez, mais lui ne la regarde pas. Oberstein ne semble pas avoir froid. Il n'a rien d'un économiste, elle le verrait bien chef d'orchestre ou encore deuxième violon. Un musicien sérieux aux ambitions moyennes.

Tandis que Léa se servait, de crevettes et d'un peu de fromage de chèvre poêlé, Sven Durano lui avait dit : "Je suis aussi historien, pas seulement économiste, en ce sens je suis moins profane qu'Oberstein ici. Lui il n'est qu'économiste, et vous, vous êtes sûrement historienne, non ?"

Sven Durano avait regardé fixement sa poitrine, sans doute dans l'espoir d'y apercevoir un badge à son nom. Elle détestait les badges. Elle avait arraché le sien dans le hall de l'hôtel et l'avait glissé dans sa poche.

"À l'origine, j'ai fait de l'histoire de l'art, ma spécialisation a peu de rapport avec mes études." Elle s'attendait à ce qu'il pose une question, sur sa spécialisation, la raison de sa présence à ce colloque, mais Sven Durano s'était contenté de la regarder gentiment et lui avait dit : "Elles ont l'air bonnes, les crevettes."

"Il a le nez qui saigne, lui aussi ?" demande-t-elle une fois de plus.

Elle parle doucement. Elle parle comme si elle craignait d'être entendue, ce qui fait qu'on la comprend mal.

Enfant, elle voulait devenir invisible. L'invisibilité va de pair avec le chuchotement, qui annonce pour ainsi dire l'absence définitive. Elle a toujours envie d'être invisible.

"Votre fils est couvert du sang de votre fille. Madame, ça coule de la narine gauche. Ça coule sans arrêt. Je n'ai jamais vu une chose pareille."

La baby-sitter semble sur le point d'éclater en sanglots. Léa trouve déplaisante cette abondance de détails avec laquelle la baby-sitter décrit le saignement de nez.

"Quand Ava aura arrêté de saigner, vous pourrez nettoyer Gabe. Mon mari va rentrer, il va régler le problème. Ce n'est pas grave. Ce sont des enfants. Parfois, ils sont couverts de sang. Elle a le nez qui goutte encore un peu. Cela arrive, quand on saigne du nez ; il continue de goutter parfois. Maintenant il faut vraiment que je raccroche."

Gabe s'appelle Gabriel, mais tout le monde l'appelle Gabe. Elle ne lui a pas donné le nom d'une star de cinéma.

Léa retourne vers le canapé. Elle s'assoit et range le téléphone dans son sac à main.

Son verre de vin vide est posé sur la table, le couvert est déjà mis pour le petit-déjeuner. Elle se demande si le verre de vin sera encore là, tôt demain matin, quand les premiers clients viendront prendre leur petit-déjeuner.

"Je ne sais pas ce que j'attends, dit Roland Oberstein lentement sans la regarder. C'est bien ce que tu m'as demandé, ce que j'attendais ? Je ne sais pas. Et toi, tu attends quelque chose ?"

Léa regarde le plafond. Lui aussi est défraîchi. On dirait qu'il y a eu une fuite. Elle voit de grandes taches brunes. Un bâtiment tout neuf, et déjà des fuites. C'est l'impression qu'avait donné l'hôtel sur le site internet, un hôtel moderne, délabré avant l'heure.

"Oui, a-t-elle envie de dire. Oui, j'attends quelque chose. Moi oui, et je ne peux pas concevoir qu'il existe des gens qui n'attendent rien."

Mais avant qu'elle ait pu répondre, Roland Oberstein demande : "Faut-il attendre quoi que ce soit ? Penses-tu que tout le monde

attend quelque chose ?" Elle croit déceler un certain sarcasme dans sa voix.

Elle songe à ses enfants. Au sang. À son chat. À son mari. À son travail. À ça aussi.

"Je crois que oui, répond-elle. – Elle l'a dit d'un ton ferme.

— C'est d'une banalité, déclare Roland en l'observant à présent. – Gentiment, mais d'un air sévère. Avec le regard de quelqu'un qui n'a pas l'intention de laisser passer impunément des banalités.

— Il arrive un moment où l'on n'a plus rien à dire sur un certain sujet, dit Léa en examinant son verre de vin vide. Dans ce cas-là, il faut agir, parce qu'on n'a plus rien à dire. Nous avons parlé d'intimité."

Le premier mot qui lui vient à l'esprit, elle n'a pas envie de l'employer. Le sexe. Elle avait fait une remarque, il avait posé une question. Contrairement à ses habitudes, elle se mettait à nu dans une conversation. Ce n'était pas sa manière de parler avec des étrangers, ou même avec ses amis.

"Nous avons parlé d'intimité physique. Je n'ai encore jamais autant parlé d'intimité physique avec un inconnu."

L'intimité physique peut-elle être un salut ? Elle en est arrivée à un stade de sa vie où elle ne peut plus dissocier les deux choses.

Les questions impudiques qu'il lui avait posées avaient semblé à Léa quelque peu détachées, mais il était resté poli. Il avait témoigné de l'intérêt. Voilà l'impression qu'il lui avait laissée, celle d'un homme attentif faisant preuve d'une grande empathie. Surtout pour un économiste.

"Je préfère parler de ce qui touche vraiment les gens, dit Oberstein en regardant son verre. Je trouve dommage de perdre son temps à discuter de rien."

Il est bien sûr possible qu'elle ne l'attire pas, elle a envisagé cette possibilité. Mais pourquoi parler de certains sujets avec une personne qui ne vous attire pas ? Autant parler de la guerre. "La Shoah et l'identité européenne", tel était le thème du colloque. Elle n'avait pas abordé la question de l'identité européenne dans son intervention. Elle n'y connaissait rien.

"L'acte rend la parole superflue. Cela peut être un soulagement, dit-elle. Plus un mot. Le silence."

Léa ne se rappelle plus exactement depuis combien de temps elle a ce fantasme, il remonte, si elle ne se trompe pas, à l'époque où elle était enceinte de son premier enfant, son fils Gabe. Une liaison.

Elle a longtemps pensé qu'on ne peut vivre sans fantasmes et que, par conséquent, le fantasme est en soi suffisant, pour ainsi dire. Son mari est quelqu'un qui se représente son épouse comme une femme rêvant d'une liaison mais décidant finalement de ne pas aller jusqu'au bout. Parce qu'au dernier moment, elle se rend compte qu'elle l'aime. Ne serait-ce que parce qu'il est formidable avec les enfants. Prévenant, doux, à l'écoute. Il est arrivé à Léa de regarder des petites annonces sur Internet, de suivre un étranger dans la rue alors qu'elle se rendait pourtant à un rendez-vous avec un témoin oculaire, nonagénaire, ayant vécu la guerre. Elle avait déboulé avec un quart d'heure de retard, en nage, chez la personne de quatre-vingt-dix ans qui venait lui ouvrir et elle s'était dit : cela ne peut plus durer.

Léa se penche vers Oberstein. Elle sent son after-shave. Une odeur de vin, aussi. Et un vague relent de friture. "Je ne sais pas si je te suis encore, dit-il. Cela reste abstrait. Des expériences, des faits, une attente. Le silence. D'ailleurs il est tard."

Quand elle pense à sa vie, elle pense à un vêtement qui ne lui va plus. Elle se rappelle pourquoi elle l'a choisi un jour, mais comprend aussi pourquoi elle ne veut plus le mettre.

"Que veux-tu dire par « abstrait » ? Tu me trouves abstraite ?

— Nous sommes venus ici pour parler, dit Roland au bout de quelques secondes. C'était le but de ce colloque, parler, et écouter bien sûr. Parler suppose d'écouter, à moins que nous ne nous parlions à nous-mêmes. Les actes sont surestimés. Agir. Passer à l'action. Bon Dieu, avant même qu'on ait eu le temps de s'en apercevoir, il est question de révolution. Non, je ne te trouve pas abstraite, bien sûr. Je te trouve très concrète. Qui était-ce ? Si je puis me permettre. Avec qui parlais-tu ? Ou bien est-ce trop intime ?"

Il rit. Elle ne sait pas pourquoi.

"Ce n'est pas trop intime", dit Léa.

Il lui donne une fois encore l'impression d'avoir vraiment envie de le savoir, il lui donne l'impression de vouloir tout savoir.

Il y a une vingtaine de minutes déjà, la dame du bar leur a dit : "Je rentre chez moi, mais vous pouvez rester."

Ils ferment tôt ici. Ils sont restés. Les organisateurs de la conférence avaient prévu une fête pour les participants dans un bar branché du centre-ville. Roland Oberstein lui avait dit : "Je sais que je vais produire une impression épouvantable, mais je n'aime pas les fêtes. Si tu veux boire encore un verre, avec plaisir, mais je ne reste pas ici. Pas avec cette musique."

"C'était la baby-sitter, dit Léa. Elle saigne du nez.

— La baby-sitter ?"

Il pose à nouveau la main sur le genou de Léa. Elle la laisse là où elle est.

Peut-être est-il timide. Peut-être est-ce là l'explication. La timidité des hommes, l'angoisse des hommes, on pourrait écrire des livres entiers sur le sujet.

"Je vous donne ma carte de visite", avait dit Sven Durano le premier jour, dans la queue devant le buffet, et il avait posé en souriant sa carte de visite sur le bord de l'assiette de Léa tandis qu'Oberstein était déjà occupé à se servir. Oberstein ne lui avait pas donné de carte de visite. Il ne lui avait d'ailleurs plus adressé la parole. Il avait dit tout ce qu'il avait à dire. Plus tard seulement, il lui avait demandé : "Quelle est ta conception ? La Shoah est-elle la pierre angulaire de l'identité européenne ?"

"Ma fille, dit-elle. Cela coule de sa narine gauche, prétend la baby-sitter. Et ça n'arrête pas. Elle dit qu'elle pince la narine gauche. Depuis vingt minutes. Tu imagines ?"

Avant de se rendre compte de ce qu'elle fait, de réfléchir aux conséquences de son acte, elle saisit le nez de Roland Oberstein et le pince. "Ce n'est pas ce qu'il faut faire quand une personne saigne du nez, qu'en penses-tu ? On maintient sa tête en arrière. On ne se met pas à lui pincer le nez."

Elle lâche le nez de Roland Oberstein. Puis détourne la tête.

"Je te prie de m'excuser, dit-elle. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Pardon."

Roland Oberstein se frotte le nez.

"Pardon pour quoi ?

— Pour t'avoir pincé le nez.

— Tu ne m'as pas pincé.

— Je suis désolée. Ce doit être la fatigue ou l'alcool, ou je ne sais quoi. Tu ne vas sûrement plus me prendre au sérieux.

— Ce n'est pas grave. C'est la baby-sitter qui t'a énervée. Je n'ai pas de baby-sitter, mais j'imagine qu'il y a de quoi s'énerver.

— J'ai honte.

— C'est inutile, dit Roland. Cela t'est déjà arrivé de pincer le nez d'un homme que tu connais à peine ?

— Tu es le premier."

Il pose une main sur l'épaule de Léa qui, l'espace d'un instant, a l'impression qu'il va la serrer contre lui.

"Je suis flatté, dit-il. Tu peux me pincer le nez quand tu veux. Si tu en as besoin. Nous avons beau nous connaître nous-mêmes, nous n'avons souvent aucune idée de ce dont nous avons vraiment besoin."

Il lui lâche l'épaule.

"Quel âge a-t-elle au juste ?

— Qui ?

— Ta fille.

— Deux ans, bientôt trois. Je lui ai déjà acheté un petit cadeau, mais je n'ai encore rien trouvé pour mon fils. Il ne faut pas que j'oublie. Tu peux m'aider à m'en souvenir ?"

Il regarde sa montre. "Je ne veux pas que tu penses que cette conversation ne me passionne pas, mais j'ai envie de dormir."

Elle se lève brusquement. Elle se rend compte qu'elle donne l'impression d'une personne mal à l'aise et cela l'agace. "Tu as raison, dit-elle. Il est tard."

Il est à présent debout à côté d'elle. Elle n'a pas assisté à son intervention. Elle en avait l'intention, mais elle était partie se promener en ville et s'était trompée de S-Bahn. Elle s'était retrouvée dans une banlieue de Francfort. Un lieu boisé, vallonné. Au lieu d'écouter Oberstein, elle était allée s'asseoir sur un banc dans un cimetière.

"Ton mari n'est pas là pour s'occuper du saignement de nez de ta fille ? Désolé de me mêler de ce qui ne me regarde pas mais, avec ce saignement qui ne s'arrête pas, moi aussi je paniquerais.

— Mon mari travaille beaucoup." Elle le regarde droit dans les yeux en le disant, comme pour souligner les efforts de son mari. "Et il adore les enfants."

Ils se dirigent lentement vers les ascenseurs.

"Qu'étais-tu en train de lire ? demande-t-elle.

— Benjamin. Walter Benjamin.

— Je sais qui est Benjamin", dit Léa.

Son ton pourrait faire croire qu'elle est vexée. Elle s'en rend compte et se dit : je dois donner l'impression de manquer d'assurance. "Tu es un spécialiste ? demande-t-elle.

— De Benjamin ? Non", dit-il. Puis, après quelques secondes de silence : "D'ailleurs je ne suis pas fan non plus. Quelqu'un m'a offert le livre. Je le lis par politesse."

Elle a posé sa question par plaisanterie, mais manifestement la plaisanterie n'est pas passée. Comment peut-on prendre au sérieux une telle question ? La soupçonnerait-il d'être mortellement sérieuse ?

"Que lis-tu de lui, au juste ? demande-t-elle, devant les ascenseurs.

— Le caractère destructeur, dit-il. Tiens." Il ouvre le livre et lit à haute voix : "Le caractère destructeur vit, non pas du sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue, mais que le suicide n'en vaut pas la peine."

Il se met à rire, assez fort même. Elle ne trouve pas cela si drôle.

Elle appuie sur le bouton pour appeler l'ascenseur.

"Tu ne m'as pas l'air du genre suicidaire, dit-elle.

— Pas vraiment, non. Et toi ?"

Elle secoue la tête.

Ils sont tous les deux au même étage non fumeur. Parfois, Léa envisage de recommencer à fumer. Elle aimerait aussi essayer des drogues, mais elle ne sait pas lesquelles, et son mari trouverait que c'est une mauvaise idée.

"Je me suis laissée aller, dit-elle dans l'ascenseur. Si tu penses maintenant que je suis le genre de femme à se laisser aller, il faut que je corrige cette image."

Ils sont arrivés au quatrième étage.

"Tu es dans quelle chambre, déjà ?" demande-t-elle.

Il sort une carte de sa poche pour vérifier. "407, dit-il. Et toi ?

— 412."

Au début de la soirée, elle était convaincue d'être attirante et désirable. Cette idée l'a quittée. Maintenant, elle ressent surtout de la honte, sa vieille envie de devenir invisible ressurgit.

Devant sa chambre, elle s'immobilise. Elle cherche dans son sac à main la carte lui permettant d'ouvrir la porte. Elle fouille. Elle

trouve de tout, cartes de visite, badges à son nom, vieux rouge à lèvres, nouveau rouge à lèvres, son téléphone, des coquilles vides de pistaches, mais pas sa carte pour ouvrir la porte.

"Moi aussi, je me laisse rarement aller, dit Roland Oberstein. Il y a des gens qui s'en sont plaints. « Débranche », disent-ils. Débrancher quoi ? Je ne demande pas mieux, mais je ne sais pas où est la prise. Donc si toi, tu te laisses aller, c'est positif. Humain. Très humain."

Elle se demande ce qu'elle attend de cet homme, d'autant qu'elle est envahie par le pressentiment qu'elle n'obtiendra rien de lui. Mais c'est sur ce feu que brûle tout désir, le pressentiment de ne rien pouvoir obtenir et d'espérer tout de même le contraire.

Quand elle finit par trouver la carte, elle lui demande : "Qu'as-tu pensé du colloque ?"

Roland Oberstein hausse les épaules.

"Je ne sais pas, dit-il. Je trouve difficile d'avoir un avis. Ce n'est pas mon domaine de spécialité.

— Si ce n'est pas ton domaine de spécialité, c'est quoi alors ?" demande-t-elle.

Il semble hésiter. "L'Holocauste ? finit-il par dire. Un passe-temps. Un violon d'Ingres."

Elle le regarde, tel qu'il est là, dans son manteau bleu, la tête penchée, l'air espiègle, presque coquet.

Un violon d'Ingres. Une expression assassine. Lui arriverait-il un jour d'employer les mêmes termes pour parler d'elle ? "C'était un violon d'Ingres, un passe-temps, comme l'Holocauste." Ou le dirait-il autrement : "Le suicide n'en vaut pas la peine, alors pour moi la vie est un passe-temps. Dommage que tout le monde ne soit pas du même avis."

"Je peux te prendre dans mes bras ? demande-t-elle.

— Tu peux", dit-il.

Elle le prend dans ses bras, deux, trois secondes. Elle met les bras autour de lui sans le serrer contre elle, elle met les bras autour de lui comme on tient un enfant qui a besoin d'être consolé. Elle pourrait le lui dire maintenant, elle pourrait le lui chuchoter, tellement sa bouche est proche de son oreille. Puisqu'on prie Dieu, pourquoi ne pas importuner son prochain en lui adressant des prières ? Puis elle le lâche.

Elle enfonce la carte magnétique dans la fente. La lumière du mécanisme d'ouverture vire au vert. Elle pousse la porte. "Si nous partagions un taxi demain pour aller à l'aéroport ?" demande-t-elle.

Le livre de Benjamin serré sous le bras, il n'a pas bougé de l'endroit où elle l'a enlacé.

"Bonne idée, dit-il. Je te vois au petit-déjeuner ? 9 heures ?

— 9 heures", dit-elle.

Il semble sur le point d'ajouter quelque chose. Le moment est peut-être arrivé, il va enfin s'exprimer.

"Tu ne trouves pas curieux qu'une conférence sur l'Holocauste se conclue par une fête ? demande-t-il. Ou suis-je le seul à avoir ce genre d'idée ?

— Il faut bien que les spécialistes se détendent, eux aussi.

— Se détendre." Il prononce le terme comme si c'était le plus répugnant qu'il ait jamais eu à dire. "Les fêtes, ce n'est pas de la détente. Quand je travaille, c'est là que je me détends."

Elle le suit du regard tandis qu'il se dirige vers la chambre 407. Elle voit qu'il a du mal à ouvrir la porte. Il a inséré la carte à deux reprises sans parvenir à ouvrir la porte.

Elle n'attend pas qu'il y arrive.

II

LA PROVOCATION

1

Quand cela ne dit plus rien à Violette, les gens, la conversation, la fête, quand l'envie la prend de partir sans qu'elle sache pourquoi, elle dit : "Il faut que j'aille au yoga."

Il y a des moments où il est difficile de prétendre qu'on va au yoga. Dans ce cas, elle a une variante : "Il faut que j'aille me coucher. Demain je me lève tôt." Cela n'a peut-être rien d'excitant, mais on n'a pas besoin de faire croire qu'on fait des choses excitantes, il suffit qu'elles le soient.

De toute façon, elle n'aime pas se coucher tard. 2 heures du matin, c'est suffisamment tard pour elle. Elle aime danser, mais pas jusqu'à l'aube.

Il lui est déjà arrivé de penser qu'un homme pourrait lui dire : "Je t'accompagne." Mais personne ne le lui a jamais dit. Ce ne serait d'ailleurs pas si grave. Rien n'empêche de répondre : "Cela ne m'arrange pas aujourd'hui. Une autre fois peut-être."

Son lit est à côté de la fenêtre. Quand elle se redresse un peu, elle peut regarder dehors, elle voit alors une petite place d'Amsterdam avec une aire de jeux pour les enfants. Elle aime cette vue. Elle aime le centre-ville.

Parfois, elle danse dans sa chambre devant le miroir. Bien que ce ne soit pas un grand miroir, elle parvient tout juste à se voir.

Elle a des cheveux blond foncé qu'elle a éclaircis. Elle a un système pileux très développé, pas seulement sur la tête. Parfois elle se rase, mais pas entièrement, cela ne lui dit rien. Elle n'est plus à l'école primaire.

Elle s'est endormie sur son livre. Murakami, *Chroniques de l'oiseau à ressort*. Deux amies le lui ont offert pour son anniversaire. Des amies radines, un seul livre à deux ! Violette aime Murakami, mais l'inconvénient de ce livre est qu'il est très épais. On ne peut pas l'emporter facilement pour lire dans le train.

À côté de Murakami est posé son téléphone et à côté du téléphone son ours. Pendant un certain temps, elle trouvait qu'elle avait passé l'âge de garder son ours, qu'elle a depuis ses six ans et qu'elle appelle Monsieur l'Ours depuis cette époque. Quand elle avait commencé ses études, Monsieur l'Ours avait déménagé dans un sac en plastique mais, à la moitié de ses études, elle avait regretté sa décision et libéré Monsieur l'Ours de son sac. Depuis, il dort de nouveau à côté d'elle comme s'il ne s'était jamais absenté.

Il faudrait cependant l'opérer d'urgence. Il a en haut des fesses un trou d'où s'échappe lentement le bourrage, mais elle est trop occupée pour y remédier. Elle n'a pas le temps de l'emmener chez un réparateur et ne pense pas que ce soit une bonne idée de le faire elle-même. C'est un travail de spécialiste. Elle a décidé de se mettre en quête d'un réparateur dès que la période sera un peu plus calme. Parfois, elle dit à son ours : "Nous allons bientôt t'opérer. Ne te fais pas de souci."

Pour l'instant, elle est débordée à son travail, elle n'a pas le temps d'envisager une telle opération et les prochaines semaines s'annoncent encore plus chargées.

Son téléphone l'a réveillée, elle répond à moitié endormie. "Mmm", dit-elle. Et encore une fois : "Mmm." Dans son rêve, en entendant le téléphone, elle a cru qu'un réveil sonnait. Quand elle se rend compte qu'elle n'est pas en train de rêver, elle murmure : "Allô."

Elle sent maintenant qu'elle a dormi le visage à moitié plaqué contre Murakami. Elle pousse le livre du lit. Il tombe avec un bruit sec par terre.

C'est aussi l'inconvénient des gros livres. Ils tombent brutalement, ils réveillent les voisins.

"Ah, c'est toi, dit-elle. Je croyais que c'était le plombier.

— Comment ça, tu croyais que j'étais le plombier ? demande Roland Oberstein.

— Je pensais que tu venais déboucher les toilettes."

Elle émet des grognements. C'est sa façon de s'obliger à vraiment se réveiller.

"Déboucher les toilettes ?

— J'ai rêvé du plombier. Le plombier vient demain. Les toilettes sont bouchées. Où es-tu, mon chéri ?

— Dans ma chambre d'hôtel, dit Roland. Depuis quand les toilettes sont bouchées ?

— Depuis cet après-midi. C'était comment ?

— Très bien, dit Roland.

— Ils étaient contents ?

— Contents de quoi ?

— De ton intervention ?

— Oui, je crois."

Elle soupire. Elle se retourne pour s'allonger sur le ventre.

"C'est tout ?" Maintenant, elle est totalement réveillée. Comme si c'était le matin et qu'elle était sur le point de se lever. Elle est prête à sauter sur son vélo pour partir au travail.

Parfois, elle ne cesse de se retourner dans son lit sans trouver le sommeil. Elle pense à son travail, à son ami.

"Oui, c'est tout."

Son ami est peu bavard, certains jours il est aussi silencieux que Monsieur l'Ours. Elle aimerait l'inciter à parler, mais elle ne sait pas comment. Elle a essayé toutes sortes de choses. Les vacances, les petits repas romantiques, un jour elle a même réussi à le convaincre de peindre avec elle des petites tasses à espresso qu'elle avait mais, une fois le travail terminé, il lui avait dit qu'il avait peint assez de tasses à espresso pour les cinq prochaines années. Et il n'avait pas beaucoup parlé non plus tandis qu'ils peignaient.

L'après-midi, quand elle est assise à son bureau au travail, avec un sachet de réglisses, elle pense parfois avoir tout essayé. Pour lui extirper la chaleur qu'elle sait enfouie en lui. On dirait un poêle impossible à mettre en marche.

"Tu es en train de faire autre chose ? De lire tes mails ? Je t'entends taper sur ton clavier. Si tu préfères répondre à tes mails plutôt que de me parler, tu n'as pas besoin de m'appeler au milieu de la nuit.

— Je ne tape pas, dit Roland.

— Je l'entends.

— Je ne tape pas, répète Roland.

— Je t'ai entendu taper.

— Je n'ai pas tapé.

— Tu crois que je suis folle ? Tu m'appelles, tu me réveilles et tu tapes sur ton clavier. Pourquoi m'appelles-tu si c'est pour taper sur ton clavier ?

— Je n'ai pas tapé, répète Roland. Et je t'appelle parce que tu m'as appelé, et tu m'as envoyé un texto. Deux pour être précis.

— Pourquoi ne dis-tu rien ? s'enquiert Violette.

— Je ne suis pas très causant, dit Roland. Tu le sais bien. Il vient quand, le plombier ?

— Dans la matinée. Je crois. Tu recommences à taper.

— Je ne tape pas.

— Tu peux arrêter ? Tu es en train de me parler. Concentre-toi sur cette conversation. Arrête de taper.

— Je me concentre."

Violette s'est redressée sur son lit. Monsieur l'Ours est allongé dans ses bras. Il est vraiment très malade. Une de ses pattes est à moitié détachée.

"C'est pourtant bien le but d'une conversation, que les gens se disent quelque chose ? Si tu ne dis rien, pourquoi tu m'appelles ? Il ne s'est rien passé qui vaille la peine d'être raconté ?

— Je ne sais pas ce que je dois raconter, répond Roland. Il est tard. Je suis fatigué. Je t'aime.

— Ah, peut-être que tu pourrais le dire avec un peu plus de conviction. Là, on dirait que tu demandes l'addition.

— Je t'aime", entend-elle encore, mais l'intonation est la même.

Autrefois, elle voulait entrer dans l'armée de l'air, elle voulait s'essayer à une chose que presque personne n'avait encore tentée, peu de femmes pilotaient un F-16 après tout, mais elle avait renoncé à l'idée.

"Je ne le ferai plus. Mais si je ne te réveille pas par un coup de fil, cela ne te plaît pas non plus. Quoi que je fasse, ce n'est jamais bien. Je ne peux faire que des erreurs."

Est-ce qu'on trouve encore des réparateurs d'ours en peluche dans l'annuaire ? C'est un si vieux métier.

“Écoute, je vais essayer de t’expliquer une dernière fois, une conversation, c’est quand deux personnes se racontent quelque chose. Que sommes-nous en train de faire ?

— Nous avons une conversation, dit Roland.

— Non !” Violette hurle à présent. “Nous n’avons pas de conversation, parce que tu ne racontes rien. Et j’entends que tu recommences à taper sur ton clavier. Tu vas arrêter ?

— Je peux faire deux choses en même temps. Je peux taper sur mon clavier et je peux te parler. Je suis fatigué. Si je tape maintenant, je pourrai dormir tout à l’heure. Je gagne du temps.

— Je ne veux pas te permettre de gagner du temps. Je suis ton amie, bordel !

— L’un n’exclut pas l’autre, dit Roland. Une amie digne de ce nom permet aussi de gagner du temps.

— Très bien, je vais tout de même essayer encore une fois. Comment s’est passée ton intervention ?

— Tu me l’as déjà demandé. Bien. Je n’étais pas mécontent, cela aurait pu aller mieux. Mais très bien en fait. La discussion qui a suivi était un peu trop calme.

— Pourquoi ne pas interrompre cette conversation ? demande Violette. Ou as-tu envie de me dire autre chose ? Arrêtons là, de toute façon ce n’est pas une conversation. Ce n’est rien. Rien du tout.

— Non, je ne veux pas interrompre cette conversation. Tant que toi, tu n’as pas envie de l’interrompre. Je ne veux pas que tu sois triste. Je vais continuer jusqu’à ce que tu raccroches. Je ne vais pas renoncer.

— Tu veux me dire quelque chose ?

— Je t’ai tout dit. Et toi, tu veux me dire quelque chose ?

— Oui, dit Violette. Oui, je veux te dire quelque chose. Je t’ai trompé.”

Elle entend rire Roland.

“Tu ris ? demande-t-elle.

— Oui, je ris, dit Roland.

— Pourquoi ris-tu ?

— Parce que c’est drôle. Tu ne trouves pas ça drôle ?

— Non, je ne trouve pas ça drôle, non. Je t’ai trompé.”

Il y a un bref silence.

“Quand ?

— Ah, voilà, maintenant tu arrêtes de taper sur ton clavier ! lance-t-elle. Maintenant j'ai droit à ton attention, crie Violette. Ah, tu n'as plus envie de taper sur ton clavier, tout d'un coup.

— Je continue de taper." Roland élève la voix, lui aussi. "Si tu ne criais pas si fort, tu pourrais m'entendre taper. Écoute bien. Je continue de taper. Clic, clic, clic. Je veux tout savoir : quand ?"

2

Léa a pris une douche et s'est lavé soigneusement le visage et le corps avec le savon liquide de l'hôtel. *Shampoo & body wash*, peut-on lire dessus.

Maintenant elle s'enveloppe dans une serviette de bain devant le miroir. Au-dessus du miroir est fixé un petit néon qui diffuse une lumière vive. Une lumière qui lui rappelle le dentiste. Elle s'apprêtait à se laver les dents quand le téléphone a sonné. Peut-être est-ce pour cette raison qu'elle a pensé au dentiste. Son dentiste est un homme séduisant. Elle a parfois fantasmé à son sujet, mais cela lui arrive pour beaucoup d'hommes.

Elle pose le tube de dentifrice, prend le téléphone. "Je suis à la maison, entend-elle. C'est la panique ici. Les enfants pleurent, il y a du sang partout et le chat est malade."

Le téléphone coincé entre son oreille et son épaule, elle revisse le bouchon du dentifrice. "Oui, dit-elle. Je t'écoute."

Léa est fatiguée. Elle est horriblement fatiguée. Elle n'arrive pas à dormir. Depuis des jours, depuis des semaines. Une amie lui a dit que cela venait des comprimés qu'elle s'est mise à prendre pour paraître plus frivole.

"J'arrive à la maison, entend-elle. Les enfants pleurent, il y a du sang dans la cuisine, du sang dans le salon, du sang dans la salle de bains, le chat est malade, la baby-sitter pleure.

— Qu'est-ce qu'elle fait maintenant ?

— Elle pleure. Elle était assise sur le canapé et elle pleurait quand je suis rentré. Elle a à peine levé la tête. « Bonsoir, je lui ai dit. Que se passe-t-il ? Si ce n'est pas trop vous demander ? » Pas de réponse. Que des sanglots. C'est toi qui l'as embauchée ? Mais d'où tu la sors ? D'un établissement psychiatrique ?

— Je ne peux pas supporter quand tu cries, dit Léa. Quand tu cries, je me mets à pleurer. Tu le sais.

— Tu pleures ? demande son mari.

— Non, je ne pleure pas, dit Léa. Je suis dans la salle de bains et j'étais sur le point de me laver les dents. On est en plein milieu de la nuit, ici.

— Pourquoi as-tu pris cette baby-sitter ?

— Parce qu'il n'y en avait pas d'autres disponibles, dit Léa en s'efforçant de rester impassible. Quand je lui ai parlé, elle était calme et sympathique.

— Calme et sympathique ?"

Léa repense au visage de souris et au pull un peu trop moulant. Quand elle était enceinte, Léa avait des seins qui ressemblaient à ceux d'une starlette du porno. Maintenant ils ont repris leur taille normale. Enfin normale, qu'est-ce qui est normal ?

"Elle m'a dit qu'elle avait de l'expérience.

— Est-ce que tu entends ?"

Léa n'entend rien. Elle a pris son peigne, elle ne sait pas pourquoi, elle se tient avec son peigne devant le miroir.

"Je n'entends rien, dit-elle. – Elle écoute, mais elle n'entend qu'un grésillement et, au loin, la voix de ses enfants. Ils crient.

— Elle continue de pleurer. Ta baby-sitter qui a de l'expérience. On ne peut pas trouver des baby-sitters qui ne pleurent pas ? Ça ne doit pas être si difficile. Nous sommes en pleine récession. Tout le monde cherche du travail. L'idée que nous ayons laissé les enfants entre les mains de cette baby-sitter me met hors de moi.

— Oui, nous sommes en pleine récession", dit Léa, en se demandant si elle va se faire couper les cheveux. "Nous sommes en pleine crise. Nous sommes au bord du gouffre. Mais les baby-sitters restent une denrée rare. En période de crise aussi. Pourquoi les enfants crient ?

— Aucune idée. Qui est au bord du gouffre ?

— Pourquoi crient-ils, Jason ? Tu peux vérifier ce qui se passe ?

— Parce que, sinon, ils ne peuvent pas couvrir les pleurnichements de la baby-sitter. Ils ne peuvent pas s'entendre. Voilà pourquoi ils crient. Cela leur arrive d'ailleurs souvent de crier. Ce sont des enfants, les enfants crient. Ils manquent d'amour. Qui est au bord du gouffre ?

— Nous. Les États-Unis. Le monde. Que veux-tu que j'y fasse ?

— À la récession ?"

La question de son mari lui paraît ridicule. Elle aimerait pouffer de rire, mais elle n'y arrive pas. Elle aimerait faire rire son mari. Cela fait longtemps qu'elle ne l'a pas entendu rire. Peut-être même plus d'un an.

"À la crise. À la baby-sitter, je veux dire. À Anca. Que veux-tu que j'y fasse ?

— C'est pour cela que je t'appelle, dit le mari de Léa. J'ai besoin de ton aide. J'ai travaillé toute la journée. J'ai besoin de ton aide d'urgence. J'ai besoin de toi. Tu comprends ? Ma chérie.

— Mais je suis sur un autre continent. Je suis en train de me coucher. Et je ne suis tout de même pas la seule responsable de ce qui se passe à la maison ? – Elle pose le peigne. Elle reprend le tube de dentifrice et en dévisse le bouchon.

— C'est toi qui as pris cette baby-sitter, Léa. Je trouve que c'est ta responsabilité qu'elle arrête de pleurer. Moi je m'occupe de mes baby-sitters, toi tu t'occupes des tiennes."

Elle n'aime pas qu'il dise "Léa". Il ne l'appelle par son nom que lorsqu'il veut lui faire la leçon, lorsqu'il veut lui interdire quelque chose. *Ce soir tu ne peux pas sortir avec tes amis, je dois préparer un discours pour demain, cela ne va vraiment pas être possible ce soir, Léa.* Ou : *Ce n'était pas ce que nous avions convenu, Léa.*

"Écoute, arrêtons de faire semblant.

— Faire semblant de quoi ? demande le mari de Léa.

— Faire semblant que notre mariage est parfait, équitable.

— Je ne veux pas parler de notre mariage, pas maintenant, et pas de la récession non plus. Je veux parler de la baby-sitter. Elle est assise en train de pleurer dans notre salon. La baby-sitter est plus urgente que notre mariage, Léa, est-ce que tu t'en rends compte ?

— Elle n'est pas encore partie ?

— Non, crie le mari de Léa. C'est pour cela que je t'appelle. Tu comprends maintenant ? Parce que ta baby-sitter est en train de pleurer sur notre canapé comme si toute sa famille avait été exterminée pendant que toi tu es à ta putain de conférence sur l'Holocauste. L'Holocauste est terminé. Il n'y a plus besoin d'organiser des conférences sur le sujet. Cet Holocauste a eu lieu il

y a plus de soixante ans. Ces conférences arrivent trop tard. Ils devraient organiser des conférences sur les baby-sitters.

— Va la voir, dit calmement Léa. Donne-lui son argent et dis-lui que tout va s'arranger, qu'elle a fait de son mieux. Mais que, maintenant, elle peut rentrer chez elle.

— Mais elle n'a pas fait de son mieux. Elle ne vaut rien, comme baby-sitter. On devrait porter plainte contre elle.

— Jason!" De la main gauche, Léa se tient au lavabo. Elle a le vertige. Un curieux sentiment de vide dans l'estomac, comme si elle n'avait rien mangé depuis vingt-quatre heures. "Tu ne dois pas dire une chose pareille. Elle comprend ce que tu dis. Anca est en pleine confusion. Dis-lui que ce n'est pas vrai qu'elle ne vaut rien, comme baby-sitter. Sinon, elle risque de se faire du mal.

— Je vais le lui dire si elle me promet de ne plus jamais revenir. Si elle me jure qu'elle ne franchira plus jamais le seuil de cette maison."

Elle écoute la voix de son mari. Elle se demande s'il sait qui elle est. Même si elle se l'est déjà demandé, elle prend conscience, dans la petite salle de bains de cet hôtel confortable mais triste d'un quartier morne de Francfort-sur-le-Main, qu'il ne veut pas le savoir. Comme certaines personnes ne veulent pas voir un film ou lire un livre. Comme d'autres personnes disent : "Je ne lis pas de romans." Il ne veut tout simplement pas le savoir. Il est prêt à tout pour ne pas savoir qui elle est.

Elle entend son mari crier : "Vous n'êtes pas une baby-sitter qui ne vaut rien. Vous vous êtes bien débrouillée."

"Jason, dit Léa doucement.

— Oui.

— Tu es là ? demande Léa.

— Oui. Je suis là. Tu pleures ?

— Non, dit Léa. Je ne pleure pas. Elle s'appelle Anca. La baby-sitter vient de Roumanie. Elle s'appelle Anca.

— Mais je t'ai crié dessus. Tu ne pleures pas, tu es sûre ?

— La plupart du temps, je pleure quand tu me cries dessus. Mais pas aujourd'hui. Je suis trop fatiguée pour pleurer. Il se passe des choses épouvantables en Roumanie. Nous ne savons pas ce qu'elle a traversé.

— Cela m'est complètement égal qu'elle s'appelle Anca. Pourquoi ne ramasse-t-elle pas le vomi du chat ? Il y a des choses épouvantables qui se passent partout. Ce n'est pas une raison pour laisser le vomi du chat là où il est.

— C'est vrai, Jason. Tu as raison.

— Que se passe-t-il en Roumanie ?

— Je ne m'en souviens plus. Je l'ai lu dans le journal. Des histoires d'orphelinats et de corruption.

— Je n'ai pas suivi cette affaire. Excuse-moi, Léa.

— Je reviens demain soir. Fais en sorte que la baby-sitter rentre tranquillement chez elle. Donne-lui son argent. Console-la. Dis-lui que ce n'est pas si grave.

— Je t'aime.

— Oui, moi aussi je t'aime.

— Tu veux parler aux enfants ?"

Léa hésite.

"Non, dit-elle. Désolée. Je ne peux pas parler aux enfants pour l'instant. Je n'ai pas la force de parler aux enfants. Dis-leur que je serai de retour demain. Dis-leur que je les aime. Que je les aime vraiment beaucoup. Mais je ne peux pas leur parler pour l'instant. Tu le comprends, non ? Je n'y arrive pas, désolée. Ce n'est pas possible. Ce n'est vraiment pas possible.

— Je vais leur expliquer.

— Jason.

— Oui.

— On pourrait peut-être avoir un rapport sexuel téléphonique ?

— Maintenant ?

— Non, tout à l'heure. Quand la baby-sitter sera partie et que les enfants seront endormis.

— On ne l'a encore jamais fait.

— Justement.

— Les enfants ont besoin de moi maintenant et, quand ils seront couchés, je serai épuisé.

— Valeria le fait tout le temps. Quand elle est en Europe. Elle appelle son mari. Et ils ont un rapport sexuel téléphonique. Elle dit que c'est formidable.

— Ce n'est pas hors de prix ?

— Ils le font sur Skype."

Elle l'entend soupirer. "C'est qui déjà, cette Valeria ?

— Une de mes meilleures amies. Elle et son mari ont dîné chez nous il y a quelques semaines.

— Ah, elle. Je vais m'occuper des enfants. Prends soin de toi."

Léa pose le téléphone à côté de sa brosse à dents. Elle a le visage propre mais, sous son œil gauche, son crayon pour les yeux a coulé. À l'aide d'un coton, elle efface les traces noires.

Elle suspend sa serviette, sort de la salle de bains et pose le téléphone sur la table de nuit.

Elle se couche nue.

3

Le bureau est petit, un ordinateur portable y tient tout juste. Le téléviseur prend trop de place.

La chambre a une fenêtre, mais elle ne s'ouvre pas. Peut-être pour éviter les suicides.

Le manteau de Roland est posé sur le lit. Il a retiré ses chaussures. À l'intérieur, il aime marcher en chaussettes.

Il a déjà tiré sur la fenêtre à plusieurs reprises comme un forcené, demandé s'il pouvait avoir une chambre où les fenêtres s'ouvrent, mais aucune autre n'était disponible et à présent il a renoncé. Il part demain. En ce qui le concerne, la fenêtre peut rester fermée pour toujours.

La dernière fois qu'il a consulté sa messagerie électronique, c'était ce matin et, depuis, vingt-huit nouveaux courriels sont arrivés.

Il préfère répondre à ses messages le plus rapidement possible. Pour être débarrassé. L'inconvénient de cette méthode est que, très vite, de nouveaux messages arrivent.

On n'en a jamais fini. Mais il aime le travail bien fait. Il ne laisse jamais sans réaction les courriels d'étudiants, ni ceux de collègues, d'ailleurs, même quand leur contenu n'appelle pas forcément une réponse. Il sait que c'est exaspérant, mais il a envie d'être le meilleur. L'homme a vocation à exceller.

"Avant-hier", dit Violette.

Il se lève, se dirige vers la salle de bains, allume la lumière puis retourne vers le bureau sur lequel est posé son ordinateur

portable. Le clavier a été blanc, mais il est gris maintenant. Il présente de curieuses taches dont il se demande comment elles ont pu atterrir là.

"Et avec qui ?

— Un homme.

— Un homme. C'est tout ? Juste un homme ?

— C'est tout.

— Quel genre d'homme ?"

Violette crée des sacs. Des sacs à main pour femmes. Ils sont confectionnés en Chine, mais conçus en Europe. Parfois, elle crée d'autres produits. Un attaché-case par exemple.

Pendant la journée, elle travaille dans un vaste local à la périphérie de la ville, où d'autres gens créent des produits qui sont fabriqués en Chine. Les créateurs ont parfois l'occasion de se rendre en Chine, mais ils n'ont pas spécialement l'air de s'en réjouir.

"Un homme, juste un homme.

— Je le connais ?

— Tu ne le connais pas.

— Tu en es sûre ? Je connais beaucoup d'hommes, et aussi des hommes que je connais sans que tu le saches.

— Tu ne le connais pas."

Le téléphone coincé entre son oreille et son épaule, il ouvre la petite armoire où sont suspendus trois cintres. L'hôtel a même économisé sur les cintres. Le téléphone toujours coincé, il suspend son manteau.

Roland Oberstein est heureux, comme il l'expliquerait lui-même, parce qu'il ne veut rien de ce qu'il ne peut obtenir. Ce qu'il veut, il peut l'obtenir. Ce qu'il ne peut obtenir, il ne le veut pas. La recette du bonheur est aussi simple. Même si ce bonheur n'est peut-être en définitive guère plus qu'un certain bien-être, une satisfaction, une absence de souffrance, cela ne le dérange pas le moins du monde.

Bien sûr, il a des ambitions qu'il n'a pas encore réalisées, mais il vit dans l'espoir qu'il parviendra à réaliser bon nombre d'entre elles.

"Et pourquoi ? Je veux dire, tu es amoureuse ?"

Roland Oberstein s'est de nouveau assis devant son ordinateur portable. Il n'a reçu aucun nouveau message urgent. Pourtant, il

faut qu'il réponde à tout sur-le-champ. Il s'impose une certaine rigueur, un suivi. Voilà le mot : un suivi.

Il n'obtient pas de réponse. "Tu es amoureuse ?" demande-t-il encore une fois, comme on demanderait : "Comment était le film ?"

La conversation ne se déroule pas selon les rituels habituels. Par conséquent, elle l'excite. Pas au sens sexuel du mot. Il y a quelques années, quand il a découvert deux lettres et une carte postale inconnues de Hayek, il a ressenti une certaine excitation. Malheureusement, le contenu des lettres était décevant. Elles n'auraient pas un retentissement d'envergure mondiale.

"Non, je ne suis pas amoureuse. Je ne l'ai pas choisi pour ça.

— Choisi ? Tu l'as choisi ? Ah. Et pourquoi tu as couché avec lui, alors ? Si je puis me permettre ? Si tu n'étais pas amoureuse ?

— Parce qu'il faut être amoureux pour coucher avec quelqu'un ?"

Il réfléchit. Il s'est déjà exprimé à ce sujet. Sauf qu'il ne se souvient plus de ce qu'il a dit précisément. Il aime parler de sexe de temps à autre. En parler est parfois plus agréable que l'acte lui-même, qui reste toujours une confrontation, souvent imparfaite, une chose qui n'existe que par la force de l'imagination.

"Non, bien sûr, dit-il.

— C'était de la provocation.

— Pardon ?"

Roland referme son ordinateur portable. Normalement, il peut lire ses courriers électroniques ou le journal quand il téléphone, mais là, il n'y arrive pas. Il est tard d'ailleurs. Il est trop fatigué. Il a mélangé plusieurs sortes de vins, et pris aussi un verre de grappa.

Ce n'est d'ailleurs pas le problème. Ce n'est ni la grappa, ni le vin, ni même l'heure. Ce sont les visions qu'il a, qu'il génère, son amie nue dans les bras d'un homme. Quand il analyse les images, et son travail consiste à analyser, il est bien obligé de reconnaître que la présence de l'autre le dérange moins que sa propre absence. Il n'était pas là, voilà ce qui le dérange. Il a manqué quelque chose.

"De la provocation.

— Le sexe est une provocation ? demande-t-il.

— Euh, ça se pourrait. Oui, je crois. Ça l'est, parfois."

Elle a un ton enjoué, en tout cas sa voix ne donne pas l'impression qu'elle est triste. Elle semble aussi parfaitement réveillée.

"Et le but était de provoquer qui ?

— Toi.

— Moi ? Ah. Cela explique beaucoup de choses."

Il était donc tout de même là. Présent par son absence. Mais il lui semble que c'est une vue de l'esprit, l'analyse ne le convainc pas, si tant est que ses réflexions méritent le nom d'analyse. Où était-il quand elle se trouvait dans les bras de cet homme ?

Il attend qu'elle recommence à parler, mais elle n'a manifestement pas l'intention d'en dire davantage. La conversation paraît terminée.

"Et maintenant ? demande Roland.

— Je ne sais pas.

— Que veux-tu que je te dise ?

— Qu'as-tu envie de dire ? s'enquiert Violette. Mais bon Dieu, est-ce que tu ressens quoi que ce soit ? Ton amie te trompe et tu demandes : « Que veux-tu que je te dise ? » C'est ça l'amour ? C'est ça la passion ? Est-ce que cela t'indiffère ? Est-ce que je t'indiffère ?"

Elle n'a plus son ton enjoué. Elle parle fort. La voix lancinante du désespoir lui parvient à travers le téléphone.

Avant-hier, que faisait-il avant-hier ? Il était au colloque. Il y avait eu un dîner. Il s'était assis à une table à laquelle il restait encore deux places libres. "Il y a quelqu'un ici ? avait-il demandé. – Maintenant il y a vous", avait dit un vieil historien d'un air jovial, avant de reprendre son monologue sur le pacte germano-soviétique.

Immédiatement à sa droite était assise Léa. Pendant le monologue sur le pacte germano-soviétique, elle lui avait lancé à plusieurs reprises un regard ironique. Il s'était demandé si ce regard ironique concernait le pacte, ou bien lui, ou encore l'historien qui tenait le monologue.

À la moitié du monologue, ils s'étaient levés tous les deux pour prendre l'air et Léa avait chuchoté : "C'est insupportable."

"Ce n'est pas légèrement indélicat ? demande-t-il.

— Quoi ? dit Violette.

— Que tu me trompes pendant que je suis à un colloque sur l'Holocauste, est-ce que cela ne fait pas preuve d'un manque de respect ?

— Quel rapport ?

— Il y en a un, et de taille, je dirais. Je suis à un colloque sur l'Holocauste, tu es mon amie et, pendant que je suis au colloque, pendant que j'écoute des présentations sur l'extermination des juifs d'Europe, pendant que je suis entouré de personnes qui ne s'occupent que de ça, tu me trompes. Tu le lui as dit ?

— À qui ?

— À l'homme. Ton homme. Le nouvel homme.

— Qu'est-ce que j'aurais été censée lui dire ? Ce n'est pas mon nouvel homme.

— Quand vous étiez au lit ensemble.

— Oui.

— Tu le lui as dit ? Mon ami est actuellement à un colloque sur l'Holocauste.

— Non, bien sûr que je ne le lui ai pas dit.

— Ou bien est-ce que vous n'étiez pas au lit ? Vous l'avez fait debout ?

— Je ne vais pas répondre à ces questions. On tombe vraiment dans le ridicule. Cela ne te regarde pas.

— Quel lit avez-vous utilisé, au juste ?

— Le mien.

— Le tien. Il n'y avait pas d'autres lits ? Vous ne pouviez pas aller chez lui ? Mais peut-être qu'il n'a pas de chez-lui ? C'est un sans-abri ?

— Non, ce n'est pas un sans-abri. – Elle a une voix lasse à présent. Comme lorsqu'il fait des plaisanteries qu'il n'ose pas se permettre devant d'autres, seulement devant elle.

— Tu as utilisé un préservatif ?

— Oui, évidemment.

— Ce n'est pas aussi évident que ça. Tu avais des préservatifs chez toi ?

— Il m'en restait des vieux.

— Ah. Il sait que tu as un ami ?

— Oui, je le lui ai dit.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— « Je m'en doutais. »

— Rien de plus ?

— « Tu vas le lui dire ? » dit Violette.

— À qui ?

— C'est ce qu'il m'a demandé. C'est ce qu'il a dit. « Tu vas le lui dire ? » Avant de partir. Il a enfilé son manteau. Puis il m'a soudain demandé : tu vas le lui dire ?

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— « Oui. »"

"Lui", c'est lui, Roland Oberstein. Il était celui à qui on devait le dire.

Pour faire le bon choix, un client doit disposer des bonnes informations. Le problème, c'est que le fabricant et le vendeur d'un produit en savent souvent plus long que le client. En matière d'informations, le client a un retard qu'il doit combler. C'est la théorie, du moins.

Oberstein est un client qui cherche à récupérer discrètement les informations manquantes.

"Et qu'est-ce qu'il a dit à ce moment-là ? demande Roland.

— « Moi, je ne tiendrais pas à le savoir. »

— C'est ce qu'il a dit ? « Moi je ne tiendrais pas à le savoir » ?

— Oui, c'est ce qu'il a dit : « Moi je ne tiendrais pas à le savoir. » Ce sont les mots qu'il a employés."

Pourquoi ne tiendrait-on pas à savoir quelque chose ? A-t-il envie de savoir ça ? Quand peut-on être sûr de tout savoir ?

À côté du téléviseur est accroché un miroir dans lequel il peut se regarder. Il ne comprend pas pourquoi on accroche un miroir au-dessus d'un bureau.

"Bon, eh bien, voilà une chose de faite, dit Roland en se regardant. – Il ne sait pas s'il donne l'impression de prendre la chose à la légère ou s'il essaie simplement de donner cette impression. Il y a des jours où il se trouve plutôt attirant. Une curieuse satisfaction émane de lui ces jours-là, pense-t-il. Pourtant, il ne se qualifierait pas de présomptueux. Loin de là. Les bons jours sont rares. Même pour quelqu'un qui sait qu'il ne faut rien vouloir de ce que l'on ne peut obtenir.

— C'est tout ? demande-t-elle. Tu n'as rien à ajouter ?

— À ajouter ? Non, je veux dire, c'est une histoire. Une histoire captivante. Voilà comment je vois les choses.

— Captivante ?

— Oui.

— J'ai couché avec un autre homme et, pour toi, c'est une histoire captivante ?"

Il se voit, assis devant son ordinateur portable, le téléphone à la main. Violette trouve qu'il se regarde trop souvent dans le miroir. Elle lui a reproché parfois d'être vaniteux, mais qui n'est pas vaniteux ? Se regarder dans le miroir peut aussi témoigner d'un manque de confiance en soi. Il se regarde pour s'assurer qu'il n'a rien oublié, un peu de crème à raser, une miette, une tache de stylo-bille.

Captivant, c'est quand l'issue est incertaine, mais reste supportable, même dans le pire des cas.

Une maladie mortelle n'a rien de captivant, parce qu'on en connaît le dénouement. Garder l'espoir malgré tout est tragique, mais pas captivant.

"Tu pleures ? demande-t-il.

— Non. Oui. Je pleure un peu.

— C'est le monde à l'envers, dit Roland. C'est moi qui devrais pleurer."

Le désespoir prend du temps et, s'il est une chose qu'il n'a pas, c'est bien cela : du temps. Il devrait accorder au désespoir une place dans son agenda. Peut-être qu'il pourra lui libérer un week-end cet hiver.

"D'ailleurs, pourquoi tu ne pleures pas ?"

Il réfléchit. La supériorité morale de cette position lui plaît.

Cela étant, il ne peut pas pleurer. Il n'y arrive pas.

En regardant un film, il lui arrive de pleurer. À quelques rares occasions.

"Je ne sais pas, dit-il. Encore une fois, je considère que c'est une histoire captivante. L'autre homme. Toi. Vous. Nus. Le lit. Le préservatif. Ça ressemble à du porno, mais ce n'est pas du porno. C'est pour cela que je ne pleure pas.

— C'est absurde.

— Qu'est-ce qui est absurde exactement ?

— Ta façon de réagir."

Avant de se coucher, il ira sous la douche. Une longue douche chaude. Puis il s'endormira. Demain matin, il prend l'avion pour rentrer chez lui. Il réfléchira, il travaillera, il répondra aux questions de ses étudiants, si nécessaire avec une dose acceptable de

sarcasme. Son bonheur est imperturbable, et s'il est heureux, c'est parce qu'il est lui-même imperturbable.

"Comment faut-il que je réagisse ?

— Je ne sais pas. C'est ton affaire. Qu'est-ce que tu ressens ? Tu ressens quelque chose ?"

Roland réfléchit.

Il entend que l'on tire la chasse d'eau dans la chambre voisine. Ressentir. Un collègue d'une autre faculté, qui enseigne l'éthique, lui avait dit à l'occasion d'une fête : "Tu fais comme si les sentiments ne servaient à rien. C'est un tantinet arrogant."

Il n'aime pas les fêtes. Sans y prendre garde, on se retrouve avec des spécialistes de l'éthique sur le dos, qui ont des problèmes de sentiments. Ou des professeurs d'université qui vous ont ignoré pendant des années mais qui, en état d'ébriété, se lancent devant vous dans un monologue incompréhensible.

"Au fait, qu'est-ce qu'il a dit à propos de Monsieur l'Ours ? demande Roland.

— Qui ?

— Cet homme. Ton homme. Qu'est-ce qu'il a dit à propos de Monsieur l'Ours ?

— Il a dit : « Qu'est-ce qu'il fait là, cet ours ? » Ou quelque chose de ce genre. Il a trouvé drôle que j'aie un ours dans mon lit.

— Ça n'a pas dû plaire à Monsieur l'Ours", dit Roland lentement, presque rêveur. "Ça n'a vraiment pas dû lui plaire."

4

La plupart du temps, les somnifères font effet au bout de vingt minutes. Pas cette nuit. Léa a le sentiment de se tourner et se retourner dans son lit depuis une heure déjà, mais quand elle regarde sa montre elle s'aperçoit que cela ne fait que vingt-cinq minutes qu'elle a pris un comprimé. Elle décide de prendre le prochain somnifère dans quarante minutes, même si elle espère parvenir à s'endormir d'ici là.

Elle envoie un texto à son mari pour lui demander si le calme est revenu, si les enfants ont mangé, si la baby-sitter a été payée, mais elle n'obtient pas de réponse.

Puis elle en envoie un autre à une amie à Munich qui a des pulsions suicidaires, mais elle non plus ne répond pas.

C'est la meilleure amie de Léa. Certaines personnes songent au suicide mais dorment tout de même sur leurs deux oreilles.

Elle attend encore cinq minutes, puis envoie un texto à Roland Oberstein en lui demandant : "Tu dors ou tu attends toujours ? Encore désolée pour le nez."

Elle déteste les abréviations ou les fautes de grammaire dans les textos. Un homme qu'elle avait rencontré dans un parc à Brooklyn lui avait envoyé un texto rempli de fautes. Le texto était censé la séduire, de toute évidence, mais elle n'y avait vu que les fautes. À partir de ce moment-là, elle n'a pas pu prendre l'homme au sérieux et elle a effacé son numéro de son téléphone.

Alors qu'elle est sur le point de s'endormir, encore à peine consciente de ses pensées – elle se rappelle vaguement qu'elle doit éteindre la lumière, mais elle est trop lasse pour le faire –, elle entend son téléphone sonner.

Elle est aussitôt totalement éveillée. Elle a reçu un texto de Roland. "J'étais au téléphone avec mon amie, écrit-il. Et toi ? – PS : Cesse parler nez.

— J'attends effet somnifère, répond-elle. Somnifère et toi, du pareil au même."

La réponse arrive en dix secondes, c'est un point d'interrogation.

"Vous n'agissez ni l'un ni l'autre. Faut-il que j'explique tout ?" répond-elle.

Peut-être son texto est-il impertinent. Mais s'il se vexe, elle pourra toujours dire plus tard que le somnifère produisait déjà son effet, qu'elle était en train de somnoler, qu'elle ne savait plus exactement ce qu'elle tapait sur son clavier. Bref : qu'elle n'était pas responsable de ses actes.

La réponse ne se fait pas attendre longtemps. "Comme tu es combative ! Mon amie m'a trompé, ai la tête ailleurs."

Léa se redresse sur son lit. Elle prendra un autre somnifère tout à l'heure. Ces somnifères lui coupent l'appétit, mais peu importe. Au point où elle en est.

"Et maintenant ?" tape-t-elle sur son clavier.

Elle reste assise dans son lit, le téléphone à la main.

"Tromper", le mot résonne comme une promesse. Il est isolé de toute implication morale, il lui évoque surtout, à cette heure de la nuit et à ce moment de sa vie, une île tropicale, la mer Méditerranée, un bon hôtel avec piscine, et tous les clichés d'insouciance qu'on peut y associer.

Le texto qui arrive n'est pas de Roland Oberstein mais de son mari. "Baby-sitter enfin chez elle. Enfants enfin couchés. Bon vol. Je t'aime."

Elle ne répond pas. Elle continue d'attendre, le téléphone à la main. Elle pense un instant à son livre. Elle travaille à une biographie de Rudolf Höss, la date de remise remonte à deux ans. Mais les enfants sont arrivés entre-temps. Le deuxième n'était pas prévu et, pour le premier, elle aurait aussi préféré attendre, à vrai dire.

Son mari adore les enfants et il est politicien. Il lui avait dit : "N'attendons pas plus longtemps. D'ailleurs, c'est bon pour ma carrière. Les électeurs ont envie de voter pour un homme fertile. Ils veulent donner leur voix à un homme qui a une famille avec un enfant, deux de préférence, et une femme. Un homme bien.

— Même à Brooklyn ? avait demandé Léa.

— Surtout à Brooklyn, lui avait répondu son mari. Certaines valeurs sont universelles."

Son téléphone finit par vibrer. "Poursuite conversation téléphonique demain, écrit Roland Oberstein. Tu n'arrives pas à dormir ?

— Tu es abattu ? répond Léa. Tu la trompes aussi ?"

Elle va dans la salle de bains faire pipi, le téléphone à la main. Quand elle a fini, elle reste assise sur les toilettes.

Elle regarde le néon au-dessus du miroir : il diffuse une lumière clinique qui l'avait déjà exaspérée plus tôt. On dirait que quelqu'un doit effectuer une opération ici, examiner soigneusement des pores, presser professionnellement des points noirs.

Un miroir, dans une chambre d'hôtel, ne devrait pas enlaidir inutilement les clients.

Le téléphone vibre dans sa main.

"Avant oui, pas en ce moment, écrit Roland. Pas le temps. Débordé. Si nous dormions. Demain 9 heures petit-déjeuner.

— Demain 9 heures petit-déjeuner, tape Léa. Mais tu veux venir t'allonger un instant près de moi maintenant ?"

Le téléphone à la main, elle pense à ses enfants, à son livre, à son grand-père, au texto qui va arriver. Elle reste assise sur les toilettes.

Elle attend cinq bonnes minutes. "Gentille proposition, écrit Oberstein. Mais fatigué. Essaie de répondre mails urgents d'étudiants. Une autre fois, avec plaisir. Demain 9 heures petit-déjeuner."

Léa se lève et fouille dans son sac jusqu'à ce qu'elle trouve la carte de visite de Sven Durano.

Devant le miroir, elle lui envoie un texto. "Bonsoir Sven, où es-tu ? Encore à la fête ? Léa."

La réponse arrive presque aussitôt. "Fête fait que commencer. Pires spécialistes Holocauste partis, les sympathiques sont restés. Viens."

Elle tape : "Déjà couchée.

— Prends taxi, écrit Sven. Musique épouvantable, atmosphère idéale."

Elle s'habille, met vite du rouge à lèvres dans la salle de bains. Elle prend l'ascenseur.

Il n'y a personne à la réception.

Deux clients entrent dans l'hôtel.

"Où est-ce que je peux trouver un taxi ?" demande-t-elle.

Les clients la regardent en souriant sans lui répondre.

Comme un oiseau, Léa volette à travers le quartier à la recherche d'un taxi.

La fête est moins captivante que Sven ne lui avait fait miroiter dans son message, mais en revanche il se montre direct. Au bout d'un martini et demi, il lui dit : "Si nous allions dans ma chambre ?"

Les participants au colloque sont hébergés dans trois hôtels différents, mais Sven Durano s'avère loger lui aussi au NH Hotel Frankfurt City.

Il est à la chambre 415.

Dans le taxi, il lui raconte qu'il a une amie mais qu'ils ont passé des accords.

"Quel genre d'accords ? demande-t-elle.

— Des accords, dit-il en lui caressant la joue. Certaines personnes passent des accords."

Voilà neuf ans qu'elle n'a dormi avec personne d'autre que son mari. Un jour, elle a embrassé dans la rue un traducteur du yiddish, mais cela ne compte pas. Il avait un goût d'oignons.

La chambre 415 ressemble en tout point à la sienne.

Tandis que Sven Durano retire ses chaussures, elle lui demande : "Est-ce que je peux utiliser ta salle de bains ?"

La salle de bains est identique à celle de sa chambre. Elle fait pipi, contrôle sa culotte et s'examine une dernière fois dans la glace. Puis elle sort de la salle d'eau.

Elle s'attend à ce qu'il se passe quelque chose, quelque chose d'affreux, une chose digne de l'Ancien Testament, maintenant qu'elle est au lit avec un homme qui n'est pas son mari, mais il ne se passe rien, en tout cas rien qui soit digne de l'Ancien Testament.

Sven Durano est attirant, suffisamment tendre, relativement habile, mais surtout dynamique. Pourtant, elle ne ressent pas le besoin de lui dire : "Sauve-moi."

Quand tout est terminé, elle décide d'aller dormir dans son propre lit.

Tandis qu'elle s'habille, Sven Durano lui dit : "J'ai trouvé le colloque utile et ton intervention tout particulièrement intéressante."

5

À 9 heures, Roland entre dans la salle du petit-déjeuner. Manifestement, la plupart des clients ont déjà pris le leur. Mais ils ne débarrassent pas rapidement dans cet hôtel. Ils sont laxistes. Il ne voit aucun autre participant à la conférence. Quelques-uns sont partis hier après-midi. Ils ne sont pas allés à la fête. Et ceux qui sont encore là aiment petit-déjeuner tôt ou dorment encore. Sans trop réfléchir, il va s'asseoir à la même table que la veille au soir.

Il fait signe à une serveuse. Elle ne se dirige vers lui qu'après un deuxième signe.

"Vous pourriez débarrasser la table ? demande-t-il. Une autre personne va venir."

La serveuse veut connaître le numéro de sa chambre et commence à débarrasser visiblement à contrecœur. Quand elle a à moitié terminé, elle dit tout d'un coup : "Vous auriez pu vous installer à une table où le couvert était déjà mis.

— Oui, ç'aurait été une possibilité", dit-il.

Il voit Léa entrer dans la salle du petit-déjeuner. Il commence par lui sourire, puis agite la main. Elle a son bagage avec elle. C'est un grand sac. Elle le traîne.

Pourquoi a-t-elle pris son bagage pour le petit-déjeuner ?

"Désolée, je suis terriblement en retard, dit-elle. Je me séchais les cheveux. Ils sont encore un peu humides. Ils mettent tellement de temps à sécher."

Il ne sait pas s'il doit l'embrasser ou non. Il se lève, décide en définitive de ne pas l'embrasser et se rassoit sans avoir rien fait – tendre la main, ce serait aussi bizarre.

Elle s'installe en face de lui.

"Ça se voit ? dit-elle.

— Quoi ?

— Que mes cheveux sont encore humides. Ils sèchent lentement. Ils sont si épais."

"Vous êtes aussi à la 407 ? demande la serveuse.

— Je suis à la 412, dit Léa.

— Café ?

— Du thé, s'il vous plaît."

La serveuse s'éloigne.

"Pour moi du café, s'il vous plaît", lui lance Roland.

Léa porte un jean et un gilet en laine qui semble tricoté main. Elle passe inaperçue. Ou plutôt, elle a l'air de quelqu'un qui aimerait passer inaperçu.

Pendant un instant, ils se taisent.

Il ne sait pas quoi dire. Les gens fantasment à propos des autres, pas seulement sur le plan sexuel, en fait pratiquement pas sur le plan sexuel. Il entretient volontiers les fantasmes des autres. Il aimerait être celui que l'autre voit en lui. Pourquoi s'éreinter à devenir qui on est, quand on peut aussi devenir celui que l'autre veut que l'on soit ? Jusqu'à certaines limites bien sûr.

"Tu n'as pas faim ?" finit-il par demander.

Elle secoue la tête. "Peut-être que je vais prendre un peu de muesli, dit-elle. Je ne mange pas grand-chose le matin."

On lui sert une petite tasse d'eau chaude. La serveuse présente sous le nez de Léa une boîte contenant diverses sortes de thé et dit à Roland "Votre café arrive tout de suite. Nous sommes en train d'en refaire."

Léa choisit du thé rouge.

Elle a une petite mine.

Une fois la serveuse partie, Roland dit : “Je suis désolé.

— Désolé de quoi, exactement ?

— Pour hier soir. Pour cette nuit.

— Que s’est-il passé cette nuit ?” demande-t-elle. Elle rit comme si la question l’amusait. Elle trempe son sachet de thé dans sa tasse d’eau chaude et part vers le buffet. Il la suit du regard, l’observe tandis qu’elle se déplace le long du buffet, une silhouette fluette, elle s’arrête, hésitante, devant les céréales, prend une coupelle. Elle semble perdue.

Léa revient avec du yaourt. Nature.

“C’est tout ? demande-t-il.

— C’est tout. Je n’ai pas très faim.” Elle en avale quelques cuillerées en hésitant.

“Avant de prendre l’avion, dit Roland, je suis toujours nerveux. Excuse-moi.

— Tu as peur en avion ? – Elle interrompt le mouvement de sa cuillère, qui reste suspendue entre la coupelle et sa bouche, du yaourt en goutte.

— Ce n’est pas ça. Je suis simplement tendu. Je n’ai jamais de rapport sexuel avant de prendre l’avion.”

Elle poursuit le mouvement de sa cuillère. Il ne parvient pas à voir si elle sourit. Ce qui est drôle dépend des circonstances. Quand il enseigne, il est parfois drôle, sans le vouloir. Cela arrive, quand il est détendu, quand il connaît mieux les étudiants, une plaisanterie lui échappe, une réflexion ironique qui provoque le rire. Ce rire lui donne toujours l’impression d’un grand soulagement. Des deux côtés.

Dans les appréciations écrites que les étudiants doivent donner de leurs enseignants, ses cours sont parfois qualifiés d’arides. Mais en contrepartie de ce commentaire, il y a toujours quelques étudiants pour trouver les rencontres “inspirantes”. Ou un qui prétend y repenser pendant des mois.

Un étudiant a même écrit une fois : “J’en tirerai parti tout le restant de ma vie.”

“Tu ne manges rien ?” dit-elle.

Il se lève, s’approche du buffet, pense à Violette. Il se demande s’il éprouve de la jalousie, mais la jalousie ne se maîtrise pas, elle

est incontrôlable, disent les experts. Il revient avec un pain au chocolat. Entre-temps, on lui a servi son café.

Un peu à contrecœur, il mord dans le pain au chocolat, il n'a pas faim en fait, mais il se sent obligé de le manger à présent.

"Je n'aurais pas dû t'embêter avec mes mésaventures, dit-il en prenant une gorgée de café.

— Cela ne m'a pas dérangée, répond Léa. Je trouve tes mésaventures extraordinairement divertissantes."

Elle remue son yaourt. "Qu'en penses-tu ? Si je mettais du miel dedans ?

— Tu peux. Est-ce que ce sont des mésaventures, d'ailleurs ? Est-ce qu'on appelle ce genre de choses des mésaventures ?" Il se met à douter. Des mésaventures, quel mot ! Un peu curieux dans ce contexte. Il connaît ce genre de personnes, souvent des collègues masculins, des hommes qui prétendent dominer leur propre vie. Leur arme est l'ironie, leur objectif est d'éviter de souffrir.

Il apporte à ses étudiants probablement ce qu'ils attendent de lui. Une certaine distance, une certaine sobriété, un certain sarcasme, feint et pourtant totalement sincère, ce qui est inévitable quand on traite du même sujet pour la dixième fois, mais aussi de la passion. De l'ambition. Ses cours sont devenus de plus en plus théâtraux, jusqu'à ce qu'il prenne conscience d'être allé trop loin.

En amour aussi sans doute, il est devenu de plus en plus théâtral. Plus exubérant peut-être. Mais quand il réfléchit à tout ce qu'implique le mot "exubérant", il commence à en douter. Non, il aime tout comme il donne ses cours : à fond, non sans une pointe d'ambition, mais avec un œil sur la pendule. Il ne s'est jamais considéré comme un merveilleux amant. S'il ne perd pas pour autant sa confiance en lui, c'est qu'il sait que l'ambition d'être celui que l'on ne peut pas être n'entraîne que de la souffrance.

Il veut être un économiste d'un certain poids, apprécié et respecté par ses collègues. Pas tous ses collègues, mais au moins ceux qu'il respecte.

"Si je mettais du miel dedans ? demande-t-elle encore une fois. J'hésite."

Il hoche la tête sans vraiment s'imprégner de sa question.

Si le bonheur est l'absence de souffrance, l'amour qui conduit à la souffrance est une forme de malheur qu'il ne comprend pas